Anatoli
De l'Adriatique à la Caspienne. Territoires, Politique, Sociétés

7 | 2016
Istanbul, capitale régionale et ville-monde

Regards bulgares sur Istanbul

Magdalena Elchinova

Édition électronique
URL : http://journals.openedition.org/anatoli/582
DOI : 10.4000/anatoli.582
ISSN : 2498-0730

Éditeur
CNRS Éditions

Édition imprimée
Date de publication : 1 octobre 2016
Pagination : 269-289
ISBN : 978-2-271-09329-5
ISSN : 2111-4064

Référence électronique
Magdalena Elchinova, « Regards bulgares sur Istanbul », *Anatoli* [En ligne], 7 | 2016, mis en ligne le 27 mars 2017, consulté le 02 mai 2019. URL : http://journals.openedition.org/anatoli/582 ; DOI : 10.4000/anatoli.582

Tous droits réservés

Regards bulgares sur Istanbul*

Magdalena Elchinova

Istanbul est un *topos* important de l'histoire bulgare. En effet, la ville a joué un rôle majeur au cours de la seconde moitié du XIXe siècle, lorsque le mouvement pour la formation et la libération nationale a eu lieu. À cette époque, la ville était populaire parmi la population de langue bulgare et appelée *Tsarigrad*[1] ; elle est devenue le foyer d'une communauté bulgare importante. Le nombre de Bulgares vivant à Istanbul a dépassé 40 000 personnes, qui ont fait de la capitale impériale « la plus grande ville bulgare au XIXe siècle » (Zhechev, non daté : 7).

Le profil économique et social des Bulgares à Istanbul était très diversifié. Parmi eux, il y avait des artisans, des commerçants, des ecclésiastiques, des intellectuels, dont certains étaient très riches et traités avec respect par la Porte Suprême (Zhechev ; Petrova 2000). Certains des militants les plus remarquables du mouvement national bulgare ont vécu et travaillé à Istanbul. Au fil du temps, la communauté bulgare dans la ville sur le Bosphore est devenue bien organisée et a développé de nombreuses initiatives, parmi lesquelles l'ouverture d'écoles bulgares, *chitalishta* (institutions culturelles et éducatives publiques) et d'églises. Ainsi, un certain nombre de « sites bulgares » a émergé dans la ville, dont certains sont conservés jusqu'à aujourd'hui. De nombreux journaux, magazines, manuels, livres et brochures en langue bulgare ont été publiés, ce qui a contribué à la formation de la conscience nationale bulgare. Sans aucun doute, le rôle le plus important d'Istanbul a été d'être le lieu de lutte pour l'église bulgare indépendante. Le point culminant de cette lutte a été la création de l'Exarchat bulgare en 1870.

L'Église bulgare indépendante est considérée comme l'un des piliers du mouvement national, aux côtés de l'éducation dans la langue bulgare et la lutte révolutionnaire pour la libération nationale. Voilà pourquoi ce que l'on appelle « la lutte de l'église » a attribué à Istanbul le rôle d'un *topos* important

* Traduit de l'anglais par A. A. de Tapia.

1. Les Bulgares se réfèrent à Constantinople comme Tsarigrad – la ville des tsars (Temelkov 2005: 14) depuis le Xe siècle. Ce nom était aussi populaire pendant la domination ottomane et a été largement utilisé par les fondateurs de la nation bulgare dans la période de Renaissance bulgare (la deuxième moitié du XIXe siècle).

dans le grand récit de la nation bulgare[2]. En raison de l'impact de ce récit, la métropole turque a une image assez ambiguë dans l'esprit de générations de Bulgares. D'une part, elle est positivement associée au rôle des pères fondateurs de la nation bulgare ; d'autre part cependant, en tant que capitale de l'Empire ottoman, elle est associée négativement à cinq siècles de domination étrangère et d'oppression, avec le « joug turc », idiome populaire utilisé pour désigner cette époque sombre de l'histoire bulgare.

Le rôle historique d'Istanbul dans la vie des Bulgares pendant la période du Renouveau, du temps de l'éveil national et de la formation, est en lui-même un sujet de discussion intéressant. J'en parle ici uniquement pour présenter un contexte historique important qui a influencé les perceptions contemporaines d'Istanbul chez les Bulgares. Le but de cet article est d'analyser dans une perspective anthropologique, l'image actuelle de la ville pour les Bulgares. Mon intention est de montrer qu'Istanbul ne semble pas la même pour les différentes catégories de Bulgares. Le concept même de « Bulgares » est utilisé ici dans ses multiples acceptions, comme marqueur de l'appartenance ethnique, la nationalité et / ou de la citoyenneté. De ces croissements plusieurs configurations de traits culturels et sociaux ressortent, qui sont associés à diverses catégories de « Bulgarité ». La discussion qui suit fait référence aux images spécifiques de la ville d'Istanbul selon les différentes catégories de Bulgares.

Chacune de ces catégories a été influencée d'une manière différente et à un degré différent par le Grand récit de la nation bulgare. Ce récit a été sujet à des variations structurelles au cours du temps, mais il contient des composantes stables, parmi lesquelles les interprétations des termes « ottoman » et « turc », de la période du Renouveau, la lutte pour la libération nationale et l'indépendance de l'église. En d'autres termes, le Grand récit de la nation bulgare contient un certain nombre de noyaux sémantiques récurrents, dont certains affectent particulièrement la vision d'Istanbul qu'ont les Bulgares. Ces complexes sémantiques sont variablement interprétés et internalisés par différentes catégories de personnes, différenciées selon des caractéristiques sociales et culturelles.

Ces groupes sont les suivants : les Bulgares orthodoxes originaires d'Istanbul ; les Bulgares d'origine turque et musulmane, qui, réinstallés dans la ville en 1989, ont gardé leur nationalité bulgare en plus de la nationalité turque ; les touristes en provenance de Bulgarie ayant diverses caractéristiques

2. À propos du rôle de l'orthodoxie dans les processus de formation des nations des Balkans au cours du XIXe siècle, voir Roudomet 2001. Pour lire davantage sur la lutte pour l'indépendance de l'église voir Zhechev ; Petrova 2000.

sociales, divers centres d'intérêt et diverses expériences de la métropole. Chacun de ces groupes a son point de vue spécifique sur Istanbul, déterminé par les expériences de vie de ses membres. Pour les représentants du premier groupe, Istanbul est leur ville natale, pour les membres du second groupe, elle est devenue leur deuxième patrie, et pour le troisième groupe, elle est un lieu de loisirs. L'analyse de ces trois perspectives sur la métropole se fonde sur un travail de terrain anthropologique mené entre 2010 et 2015. Les méthodes utilisées incluent l'observation directe et participante, ainsi que des entretiens semi-structurés.

Istanbul, la ville natale – le point de vue des Bulgares orthodoxes basés à Istanbul

Istanbul est le lieu de naissance d'une petite communauté très soudée et bien organisée de Bulgares orthodoxes, d'environ 450 membres. Leurs parents et grands-parents sont venus de Macédoine égéenne rurale (aujourd'hui en Grèce) à un moment où cette région faisait encore partie de l'Empire ottoman. Ces personnes sont connues par le public bulgare comme les « Bulgares de Tsarigrad » (Petrova 2000). Ils sont souvent associés à des Bulgares qui vivaient à Tsarigrad au cours de la seconde moitié du XIX^e^ siècle, bien que la relation entre les deux groupes soit indirecte. Après le rétablissement de l'État bulgare en 1878, les Bulgares d'Istanbul ont commencé à retourner dans leurs villes d'origine qui sont tombées dans les limites du jeune État-nation. Au cours des décennies suivantes, leur place a été prise par les Bulgares de souche de la région de Macédoine, qui était encore sous domination ottomane (Jelavich 1983 ; Mazower 2000). Aujourd'hui, leurs descendants se définissent comme des Bulgares de souche ; et « macédonienne » est leur identité régionale. Un certain nombre d'entre eux ont la nationalité bulgare aujourd'hui.

Les Bulgares orthodoxes qui vivent de nos jours à Istanbul appartiennent dans leur plus grande partie à la classe moyenne inférieure. La communauté diminue constamment en nombre et l'âge moyen de ses membres augmente d'année en année (il est supérieur à 50 ans) en raison de faibles taux de natalité et de l'émigration. Les mariages mixtes sont très répandus. La communauté reste cependant viable et hautement organisée (voir pour plus de détails Elchinova à paraître).

La relation de ces personnes avec la ville est forte et change au cours du temps. Beaucoup d'entre elles connaissaient Istanbul avant qu'elle ne

devienne une mégastructure – la ville de leur enfance était plus petite et moins peuplée, avec une culture considérée comme beaucoup plus homogène que maintenant. « Les Bulgares de Tsarigrad » ont façonné leur idée de la ville de leur expérience immédiate, de leurs souvenirs et des histoires qu'ils ont entendues de leurs parents. Au fondement de cette image aux couches multiples se trouve un lien affectif fort avec la ville et une fierté d'être de « véritables Stambouliotes ». La composante émotionnelle domine les récits de la génération des personnes âgées, dans lesquelles il y a une interaction constante entre « ici et maintenant » (Istanbul aujourd'hui) et « là-bas, avant » (Istanbul de leur enfance). Leurs cartes mentales (Gregory, Johnston et Pratt 2009: 455) de la ville sont dominées par des lieux liés avec le passé et le présent de la communauté, souvent désignés de façon interchangeable avec leur ancien et nouveau nom. Ainsi, dans les mémoires et les récits des Bulgares stambouliotes, une topographie spécifique d'Istanbul émerge, composée à la fois par des images du passé et du présent.

Bien évidemment, au centre de cette topographie se trouvent « les sites bulgares » à Istanbul – qu'ils subsistent ou non – mais qui sont bien vivants dans la mémoire de nombreux membres de la communauté. Ce sont des lieux, des bâtiments, des quartiers, des vestiges de l'activité des « Bulgares de Tsarigrad » au XIX^e^ siècle, dont certains servent encore comme théâtres de la vie communautaire. Aujourd'hui, seuls quelques-uns de ces lieux sont préservés, situé à proximité les uns des autres. Les quelques « sites bulgares » conservés jusqu'à nos jours sont d'une valeur historique reconnue et sont maintenus par la Fondation des églises orthodoxes bulgares en Turquie, le centre organisationnel de la communauté.

La liste des « sites bulgares » à Istanbul se doit de commencer avec la Maison de l'Exarchat à Şişli – le lieu où tous les dimanches, à l'exception des mois d'été, la plupart des membres de la communauté se réunissent pour des rencontres, des événements et des célébrations. Le domaine est assez grand et comprend un musée, des bureaux et des locaux de vie, des salles communautaires, un grand et beau jardin et une petite aire de jeux. Dans les locaux de la propriété, il y a la chapelle St Ivan Rilski qui est le principal centre religieux de la communauté.

L'église St Stéphane à Fener, quartier résidentiel sur la rive occidentale de la Corne d'Or, est de loin plus populaire et plus fréquentée par les touristes. Cette basilique à trois nefs construite en 1898 est la seule construction métallique de l'orthodoxie chrétienne et marque le sommet de la réussite de la minorité bulgare à Istanbul dans ses efforts pour obtenir une église. Elle a été conçue par un architecte de Vienne, ses icônes ont été peintes par un peintre russe et ses cloches coulées en Russie. Elle est également connue

comme « l'Église de fer » et occupe une place à part parmi les églises chrétiennes orthodoxes en Turquie. Des rares cérémonies religieuses y ont lieu pour Pâques et pour les vacances du Saint patron de l'église.

Un couvent est situé juste en face de l'entrée de l'église. Il a été construit en 1859 et utilisé pour abriter une école primaire. Au cours des deux dernières années, sa restauration a commencé avec l'autorisation et le soutien financier des autorités turques. Il est prévu que le bâtiment soit utilisé à des fins touristiques, avec une partie musée, des chambres d'hôtel et un café.

Non loin de la Maison de l'Exarchat à Şişli, se trouve le complexe de l'ancien hôpital bulgare. Achevé en 1899 avec le soutien financier du riche marchand et philanthrope Evlogi Georgiev. Aujourd'hui l'hôpital appartient au gouvernement turc. Enfin, un assez petit cimetière bulgare est également situé dans ce quartier avec son église, St Dimitar, érigée en 1921.

Ces sites ne sont pas seulement représentatifs de la ville natale des Bulgares d'Istanbul, mais ils sont l'incarnation et le pivot de leur identité (Elchinova à paraître). Les membres de la communauté les utilisent pour afficher leur appartenance ethnique bulgare et leur affiliation orthodoxe, donnant corps à une communauté formée à la frontière entre deux États et deux nations.

La topographie de la ville, spécifique aux « Bulgares de Tsarigrad », s'élargit encore pour inclure les quartiers où ils vivent et travaillent. Encore une fois, anciens et nouveaux *loci* et trajectoires se croisent et définissent un plan de la ville en constante expansion, une expérience croissante et la connaissance de nouvelles parties de la ville. L'Istanbul de leurs ancêtres est comprise entre les zones de résidence de Şişli, Pangaltı, Ortaköy sur la rive européenne, et Kadıköy, Moda sur l'autre rive. Ces mêmes zones ont accueilli également les entreprises de la communauté dans le passé –, boulangers, fromageries, fleuristes, jardiniers, bouchers et autres. Leurs jardins potagers étaient autrefois à Aksaray ; et à Beyo lu il y avait de nombreux magasins, cafés et, plus tard, bureaux de commerce, appartenant à des Bulgares locaux. Quelques boutiques bulgares de joaillerie bulgares pouvaient encore être trouvées au Grand bazar. Karaköy et le marché au poisson à Beşiktaş ont accueilli des entreprises et les foyers des « Bulgares de Tsarigrad », dont certains sont encore là[3].

3. Il convient de mentionner d'autres endroits qui ne sont pas d'une importance historique, mais semblent aussi importants que les sites historiques évoqués ci-dessus pour la communauté orthodoxe bulgare à Istanbul. Parmi eux se trouve l'« antique » (antic), selon les Turcs locaux, une boutique de produits laitiers d'« oncle » Pando - « Pando kaymak », qui est très populaire sur l'Internet (http://www.deliciousistanbul.com/blog/2012/02/10/KaymakcI-pando-istanbul-petitinstitution ; https://www.facebook.com/pages/Pando-Kaymak/202555683101105 ; http://yemedenolme.blogspot.bg/2011/04/pando-kaymak-besiktas.html). Malheureusement, l'endroit a été fermé en août 2014. The

Aujourd'hui, les membres de la communauté vivent et travaillent aussi dans des quartiers comme Nişantaşı, Levent, Etiler, Maslak, Tarabya, Yeşilköy. Certains riches Bulgares ont des maisons sur le Bosphore et des usines dans d'autres parties de la ville, comme Bayrampaşa. Mais les endroits où les jeunes de la communauté étudient ou travaillent sont dispersés dans toute la ville.

La vie des membres de la communauté a ses rythmes quotidiens, hebdomadaires et saisonniers. Alors que la vie quotidienne oscille entre le domicile et le travail / l'école, les dimanches et les grandes fêtes chrétiennes réunissent la plupart des gens de la communauté à la Maison de l'Exarchat pour la messe et le déjeuner en commun ou le thé. Ici les membres de la communauté organisent la plupart de leurs mariages, baptêmes, le dimanche du Carnaval du fromage, les fêtes de saints, et le Nouvel An. Certains mariages ou baptêmes plus fastueux (généralement organisés par des familles riches en provenance de Bulgarie) et liturgies ont lieu à l'église St Stephan. Les jours de St George, les gens de la communauté font le voyage à l'église St George d'Edirne, également placée sous l'égide de la Fondation. Les funérailles, qui sont plus fréquentes que les mariages, réunissent les amis des défunts au cimetière bulgare. Les membres de la communauté passent généralement l'été, Juin à Septembre, sur les îles – presque toutes les familles possèdent ou louent des villas sur l'une des îles du Prince. Les femmes et les enfants y passent tout l'été, alors que les hommes font la navette quotidiennement vers leurs lieux de travail en ville.

Malgré la topographie grandissante de la ville des Bulgares basés à Istanbul, les distances semblent avoir diminué et les différents lieux sont devenus plus accessibles, grâce au développement de l'infrastructure de transport urbain et des véhicules privés. Alors que dans le passé, les gens vivant dans des quartiers plus éloignés manquaient souvent les messes du dimanche à Şişli, aujourd'hui même les personnes les plus âgées et celles avec de jeunes enfants peuvent facilement y participer.

Les « sites bulgares » à Istanbul, ainsi que les quartiers où les « Bulgares de Tsarigrad » vivent, travaillent ou passent leur temps de loisirs, sont l'âme de « leur » Istanbul. Le centre symbolique de la communauté est situé dans la Maison Exarchat – ici les événements communaux ont lieu, d'ici la communauté est administrée, et par leurs liens avec cet endroit les membres de la communauté reçoivent une légitimité en tant que Bulgares et construisent leur identité culturelle. Les autres sites complètent « l'horizon de leur appartenance »

« White Bakery » (Beyaz Fırın), dont les propriétaires sont des « Bulgares de Tsarigrad », accueille ses clients à Kadıköy. Tous sont des endroits qui comptent dans l'Istanbul « bulgare ».

(pour reprendre l'expression de Husserl, mais dans un contexte différent)[4], créant ainsi un Istanbul agréable, familier, chéri, et à taille humaine, ce qui est tout à fait différent de la métropole turque dans ses dimensions réelles de métropole urbaine. Le territoire urbain est de valeur inégale, quand il est vu à travers la grille du « à soi / à l'autre ». Les Bulgares basés à Istanbul considèrent les quartiers qui sont le théâtre de leur vie, comme de qualité, même prestigieux. Ainsi, ils confortent l'idée de leur propre position relativement élevée dans la société turque. Ceci signifie beaucoup pour une communauté qui appartient aux minorités non musulmanes en Turquie et qui a été soumise à des politiques restrictives, parfois même discriminatoires par les autorités turques[5]. Même si certains des quartiers les plus anciens ont perdu de leur prestige au cours du temps (Blanc 2004: 36 ; Keyder 1999b : 152), il reste vrai que d'autres comme Şişli, Kadıköy, Levent et Etiler sont des zones animées et bien organisées, à proximité des lieux touristiques et des centres commerciaux de la métropole. Pour les Bulgares orthodoxes d'Istanbul, tous ces quartiers sont encore d'agréables lieux de vie, non seulement à cause des conditions réelles de vie, mais parce que ces endroits sont encore recouverts de la douce et bienveillante lumière du souvenir. Ces lieux font partie d'un passé chéri, sur le terreau duquel les membres de la communauté confortent leur identité et leur sentiment de dignité et de fierté.

La situation est totalement opposée dans d'autres parties de la ville, par exemple Aksaray, que les membres de la communauté décrivent maintenant comme « bruyant et sale », fréquenté par des personnes suspectes. Le quartier de Laleli à proximité est également perçu comme de mauvaise réputation. Les Bulgares orthodoxes basés à Istanbul considèrent Laleli comme le quartier des prostituées. Les premiers bars d'Istanbul ont ouvert là, dont certains avec des danseuses et entraîneuses, généralement russes (Keyder 1999: 173-180). Ces bars ont été doublés par de nombreux hôtels et magasins de vente en gros de vêtements, de textile, de chaussures et de produits en cuir. La plupart de leurs clients viennent de Russie et des ex-républiques soviétiques et sont en majorité des femmes. De toute évidence, la présence de femmes « russes » perpétue l'ancienne mauvaise réputation du quartier, même si ces « Russes » font maintenant des affaires tout à fait différentes[6]. Même Beyoğlu a perdu

4. Cité par Grosby 1996: 52.

5. À propos de la politique de l'État turc à l'égard des minorités non musulmanes voir Cagaptay 2006.

6. À propos de l'association des « femmes russes » avec « prostituées » en Turquie voir également Hann, Bellér-Hann 2001.

de son prestige passé et de son charme. La zone est maintenant une zone touristique et commerciale animée et ses rues sont surpeuplées, saturées de bruits, d'odeurs et, souvent de saletés. La zone autour de la place Taksim est décrite comme pleine de bars et de clubs où des incidents se produisent souvent[7]. Tous ces changements ont une incidence négative sur l'attachement des Bulgares orthodoxes à l'ancien Pera.

Istanbul comme un deuxième foyer : le point de vue des immigrés de 1989 venant de Bulgarie

Le cas suivant concerne un groupe de personnes qui ont trouvé leur deuxième foyer dans la métropole après leur émigration forcée de Bulgarie pendant l'été 1989. Ce sont des Bulgares musulmans d'origine turque qui ont quitté leurs lieux de naissance après la sévère campagne d'assimilation mise en place par le régime communiste entre 1984 et 1989[8]. Environ 350 000 turcs ont ainsi quitté la Bulgarie en 1989 et se sont réinstallés dans diverses villes turques, dont Istanbul. Ils ont été accueillis comme des « frères ethniques » par les autorités turques (Parla 2007), qui les ont aidés à s'installer. Dans un premier temps, quelques-uns vivaient avec des parents qui avaient émigré en Turquie plus tôt. D'autres ont été logés dans des logements à bas prix, fournis par les autorités. Ayant dû recommencer leur vie à partir de zéro, les nouveaux arrivants ont été obligés de travailler très dur, souvent avec deux emplois, un principal et un complémentaire. Tel est le contexte dans lequel leur connaissance d'Istanbul – une ville qu'ils ne connaissaient pas avant l'exode – a commencé.

La première rencontre des immigrés avec la ville a été très éprouvante. Tout d'abord, ils n'avaient jamais vécu ou même été dans une ville d'une telle taille. En outre, la plupart d'entre eux venaient de petites villes ou villages de la campagne bulgare. La vie urbaine a signifié pour eux beaucoup de nouvelles expériences, à la fois positives et négatives. Du côté positif, on trouve

7. À propos des évaluations ambiguës de Beyoğlu au cours du XX[e] siècle voir Bartu 1999. L'auteur examine le contraste entre ses diverses interprétations – à partir d'un symbole de la « civilisation » et « l'élégance » à un « bordel », un « patrimoine étranger », une zone, ce qui représente la « ruralisation du pays » (ibid : 36).

8. À propos de la campagne d'assimilation et l'exode des Turcs nés en Bulgarie qui a suivi voir, par exemple, Stoyanov 1998 ; Zhelyazkova 1998 ; Elchinova 2005.

certaines obligations de la vie quotidienne en moins : ainsi, en Bulgarie, après la fin de la journée de travail, ils continuaient à travailler dans le jardin potager de la famille ou de prendre soin des animaux domestiques, alors qu'à Istanbul, ils ne font plus cela. L'expérience négative est liée à la surpopulation et la pollution. La majorité des immigrés a connu une mobilité sociale vers le bas lors des premières années après l'exode : ils ont perdu leurs propriétés, leur capital social, ils savaient très peu de choses sur la société turque, et ont dû accepter tous types d'emplois. Ils vivaient dans les quartiers les moins chers, parmi des personnes de couches sociales perçues comme inférieures, stigmatisées comme des migrants de régions turques sous-développées. La plupart du temps, leurs voisins avaient des niveaux d'éducation plus bas et des comportements patriarcaux plus traditionnels. Leur religiosité manifeste a aussi souvent conduit à l'incompréhension et au rejet du mode de vie des nouveaux arrivants en provenance de Bulgarie (Parla 2007).

La situation s'est améliorée au cours du temps. Les immigrés ont trouvé de meilleurs emplois, ont acheté leurs propres appartements, enrichi leur environnement social et élargi leurs compétences dans la société turque. Néanmoins, « leur » Istanbul semble tout à fait différente de celle de la communauté évoquée précédemment. Les zones investies par les arrivants de Bulgarie en 1989 comprennent Bayrampaşa, Avcılar, Güneşli et Esenler. Toutes sont loin d'être des quartiers historiques commerciaux et touristiques. Bayrampaşa est facilement accessible par les transports en commun, mais Gaziosmanpaşa est un arrondissement considéré comme assez éloigné et peu développé. Ces zones résidentielles sont souvent mêlées à des zones industrielles. Au cours de mon travail de terrain dans ces arrondissements, j'ai visité une usine de production de saucisses appartenant à une famille de Shumen (une ville du nord-est de la Bulgarie). Après cela, l'un des propriétaires m'a montré le quartier. Je lui ai gentiment dit que l'endroit était bien, ce qui signifiait que les rues étaient propres et asphaltées, les maisons bien entretenues, qu'il y avait des transports en commun réguliers, et toutes sortes de commerces et services. Mon compagnon a brièvement rétorqué : « Oui, mais c'est encore comme un village » ; ce qui signifiait pour lui que l'endroit était bien différent des zones les plus centrales de la ville.

Avcılar comprend aussi quelques beaux quartiers littoraux. Mais il faut beaucoup de temps pour se rendre au centre d'Istanbul. Quand je m'y suis rendue à partir de Taksim, j'ai dû prendre deux bus, dont le « Metrobüs »[9].

9. Ceci fait partie du système de transport en commun à Istanbul pour atteindre les extrémités les plus éloignées de la ville. Le « Metrobüs » est un bus express en site propre sur l'autoroute E.5 (https ://en.wikipedia.org/wiki/Metrobus_ (Istanbul).

J'ai été très impressionnée par la foule étouffante empruntant ce mode de transport. De nombreux immigrés de 1989 qui y vivent sont satisfaits de leurs maisons et du quartier et ont même recréé un coin « bulgare », composé de cafés, agences de voyage, épiceries et autres magasins[10]. En fait, il y a des commerces qui vendent des produits importés de Bulgarie (y compris des *lokum* – qui sont connus comme des loukoums typiques turcs – et de la *boza*) dans la plupart des quartiers habités par un grand nombre d'immigrés de 1989. Les noms bulgares de ces produits sont souvent écrits en turc sur les vitrines. De toute évidence, l'une des façons de « domestiquer » le paysage urbain se fait en utilisant le code alimentaire, par les produits et les façons de manger et de boire, « importés » de Bulgarie. Outils pour la création de leur habitat propre, familier et apprécié dans le contexte de la grande ville, ceux-ci remplacent les souvenirs et les récits d'une vie passée à Istanbul des « Bulgares de Tsarigrad ».

Le fait qu'Avcılar et Esenler soient positivement perçus par les immigrés bulgares y résidant – contrairement aux perceptions communes parmi les Turcs éduqués – est un signe de leur intégration à la société turque.

La façon positive dont les immigrés de 1989 voient les endroits où ils vivent est déterminée par un certain nombre de facteurs, au premier rang desquels vient l'amélioration réelle de leur niveau de vie et de leur statut social après plus de 25 années. Un autre facteur est la comparaison et le contraste avec la vie en Bulgarie – à la fois avant l'exode et maintenant – les standards de vie de leur famille et des amis qui vivent encore en Bulgarie, en particulier dans les zones rurales, étant beaucoup plus bas. Sans aucun doute, la stratégie d'auto-identification positive, que beaucoup d'immigrés manifestent (Elchinova 2012), entre également en jeu ici. Conformément à cette stratégie, ils ne parlent que de façon positive de leur expérience d'immigration, la décrivant comme un processus de progrès constant et de mobilité sociale ascendante.

La topographie de l'Istanbul des immigrés de 1989 est aussi composée des lieux où ils travaillent. Cette communauté comprend des gens de différents parcours scolaires et professionnels. J'ai rencontré des travailleurs qualifiés du bâtiment et de la construction, des chauffeurs d'autobus, des infirmières, des enseignants, des professeurs d'université, des hommes d'affaires, des cols bleus, des commerçants, des propriétaires de cafés, des employés municipaux, des traducteurs, des guides et des tour-opérateurs. Beaucoup d'entre eux ont

10. Beaucoup de mes interlocuteurs immigrés de 1989 m'ont conseillé d'aller à Avcılar et voir les endroits « bulgares » là-bas, qui, dans leurs mots, servaient de la nourriture « bulgare » et où les chanteurs et musiciens de Bulgarie jouaient fréquemment.

été, au moins au début, employés à travailler avec les touristes « russes »[11]. Beaucoup d'immigrés de 1989 ont travaillé comme assistants dans des boutiques de Laleli et Aksaray. D'autres travaillaient encore en tant que traducteurs, interprètes ou guides touristiques. Il y a des immigrés qui dirigaient leur propre entreprise touristique. La raison pour laquelle tant d'immigrants en provenance de Bulgarie ont été engagés dans les services avec les clients russes renvoie à un créneau existant sur le marché du travail. Les touristes russes occupent en effet une part importante du marché du tourisme à Istanbul[12]. Beaucoup d'entre eux sont négociants-touristes impliqués dans les exportations non-enregistrées de vêtements, textiles et autres produits achetés en gros à Istanbul[13]. Ainsi, les magasins, les hôtels, les restaurants et les cafés ont embauché du personnel russophone, y compris de nombreux immigrés en provenance de Bulgarie. Tous ceux qui, au moment de l'exode ont obtenu leur diplôme d'études secondaires ou étaient à l'école secondaire, parlait le russe, généralement obligatoire dans les écoles bulgares à l'époque communiste. Même ceux qui n'ont pas une maîtrise suffisante de la langue ont été embauchés et ont amélioré leurs compétences en langue russe par la pratique. Aujourd'hui, le nombre d'immigrés de Bulgarie employés dans le commerce de gros avec les clients russophones a chuté, parce que les gens ont réussi à trouver des emplois mieux rémunérés. Cependant le nombre d'immigrés de 1989 vivant à Istanbul et employés dans le domaine du tourisme et des traductions reste encore élevé.

Pour résumer, « l'horizon de l'appartenance » à Istanbul pour les immigrés de 1989 s'est incroyablement élargi depuis 25 ans. À leur arrivée, ils avaient à peine une idée de la ville. Un de mes informateurs m'a dit qu'en 1989, quand ils se préparaient à partir pour la Turquie et faire face à l'incertitude, ils sont convenus avec des parents et amis de se réunir un an après à Taksim – le seul endroit d'Istanbul dont ils avaient entendu parler. Leur expérience immédiate de la mégalopole a progressivement enrichi leur connaissance de la ville. En conséquence, ils ont découvert de nouveaux sites et territoires à Istanbul, la plupart d'entre eux loin des attractions touristiques et des parties centrales de

11. Ceci est l'étiquette couramment utilisée pour les touristes venant non seulement de la Fédération de Russie, mais aussi des républiques de l'ex-URSS.

12. C'était ainsi avant 2015 ; depuis, les tensions politiques entre la Russie et la Turquie ont beaucoup augmenté, provoquant une baisse importante du nombre de touristes russes.

13. Ç. Keyder décrit cela comme « un commerce entièrement à sens unique dans lequel des « touristes » viennent à Istanbul acheter principalement des textiles, et les ramener comme « bagages accompagnés »... Ce commerce, estimé à la fin des années 1990 à 5 - 10 milliards de $ par an, est informel dans le sens où, pour l'essentiel, il n'est pas déclaré (Keyder 1999a : 22).

la ville. En fait, ils ont appris à connaître de près les endroits et les quartiers qui ne sont pas parmi les plus populaires et les plus prestigieux, ce qui était conforme à leur position sociale modeste pendant les premières années de leur séjour en Turquie. Leur intégration progressive dans la société turque et l'acquisition d'un rang plus élevé dans la hiérarchie sociale se sont traduites par l'expansion de leur carte mentale d'Istanbul. Ceci vient de leur capacité à trouver des logements et des emplois dans de meilleures parties de la ville. Leur compétence de la vie urbaine s'est également développée : ils ont appris où acheter l'alimentation à bon prix, ainsi que des vêtements, des meubles, comment utiliser les transports en commun, quels sont les meilleurs itinéraires en voiture entre les différents sites urbains, où passer leur temps libre, quels sont les bons restaurants et cafés, où se trouvent les écoles et les universités, où inscrire leurs enfants, et ainsi de suite.

L'Istanbul des immigrés de 1989 ne coïncide pas avec l'Istanbul des dépliants touristiques et annonces. Même après de longues années passées dans la ville, certains d'entre eux ne sont pas encore allés visiter les sites et les attractions touristiques populaires – parce qu'ils manquent d'argent ou d'intérêt. Naturellement, les préférences personnelles et l'origine sociale jouent un rôle important à cet égard – il y a des gens qui connaissent des musées et galeries, fréquentent différents événements culturels, mais pour la majorité, cette dimension de la vie dans la métropole reste largement inconnue[14]. Les loisirs n'ont jamais été au cœur de leur vie dans la ville cosmopolite. En raison des circonstances particulières de leur immigration, ils ont été plutôt concentrés sur le travail et la famille, qui sont restés leurs deux grandes priorités au fil des ans. Avec l'amélioration de leur situation économique et la meilleure connaissance de la vie en Turquie, les immigrés de 1989 ont progressivement acquis de nouvelles habitudes de loisirs, ce qui a réduit dans une certaine mesure leurs contacts avec les lieux d'origine en Bulgarie, et les a rendus de plus en plus similaires aux Turcs nés en Turquie.

En ce qui concerne les « sites bulgares » à Istanbul, ils restent largement méconnus pour les immigrés de 1989, même si beaucoup d'entre eux les ont étudiés à l'école en Bulgarie. Le seul cas dont j'ai entendu parler est un peu drôle. Les membres d'une association d'immigrés ont eu le projet de nettoyer

14. Ce n'est pas toujours en raison du manque d'intérêt ou de « culture » ; les barrières sociales jouent aussi ici. Beaucoup d'immigrés n'osent pas se rendre dans ces endroits parce qu'ils pensent qu'ils n'y appartiennent pas, que ce sont des lieux et des événements destinés aux personnes plus riches, de haut standing sur l'échelle sociale. Heureusement, les perceptions subjectives de l'existence d'une telle séparation sociale sont rares parmi les jeunes générations, qui sont pleinement socialisées dans la société turque et se sentent chez eux à Istanbul.

le cimetière bulgare de la ville. Ils l'ont fait sans contact avec les membres de la Fondation qui sont responsables de la propriété. Par conséquent, les Bulgares orthodoxes de la Fondation se sont fortement indignés de cette « violation ». Leur réaction est liée à leur conviction que leur communauté est le seul héritier et gardien légitime du site et que toute autre personne qui ose prétendre avoir une relation avec ce site, qu'elle soit chrétienne bulgare de Bulgarie ou turque musulmane, est considérée comme un intrus. Ce conflit, quoique de petite envergure, montre clairement la limite stricte qui divise les deux catégories de Bulgares vivant à Istanbul : d'une part les Bulgares orthodoxes et de l'autre les Turcs nés en Bulgarie et d'origine musulmane. Les deux groupes se différencient les uns des autres, en dépit de leur connexion « bulgare » – en raison des différences dans leur expérience historique et personnelle, et en raison de leur position différente dans la société turque et de leurs traditions culturelles différentes. La division entre les deux groupes est marquée spatialement – ils habitent et connaissent des quartiers et lieux différents de la ville, codifient les lieux urbains avec des significations et des émotions différentes, découlant de leur expérience spécifique, et partagent leurs propres visions d'Istanbul. En outre, ils contestent plutôt que partagent les quelques lieux potentiellement communs.

Istanbul comme un site de loisirs : le point de vue des touristes en provenance de Bulgarie

Pour de nombreux citoyens bulgares, Istanbul est d'abord et avant tout un lieu touristique. Leur expérience à cet égard varie beaucoup : il y a des Bulgares qui ont visité Istanbul à plusieurs reprises, d'autres qui y ont été pour une ou deux courtes visites, d'autres encore ne sont que des touristes potentiels qui connaissent la ville indirectement à travers des livres, des films, des publicités et les médias. Il y a aussi bien sûr, les gens qui ne se soucient pas d'y aller. Il est donc très difficile de construire une image systématique d'Istanbul comme un lieu touristique à travers les regards bulgares. Les points de vue composent une image kaléidoscopique combinant des caractéristiques souvent contradictoires. La description ci-dessous se fonde sur l'observation directe des pratiques touristiques à Istanbul et dans les villes turques aux frontières bulgares, ainsi que sur 29 entretiens semi-structurés avec des touristes et des employés d'agences de tourisme menés à Sofia en novembre-décembre 2015.

Istanbul et la Turquie plus généralement étaient des destinations fermées à la majorité des Bulgares à l'époque communiste. En revanche, dans la période post socialiste, la métropole turque est rapidement devenue l'une des destinations touristiques les plus populaires pour les Bulgares. Sans aucun doute, cette popularité est le résultat de son accessibilité – la distance est relativement courte, le transport est régulier et confortable, les hôtels ne sont pas chers, le prix de l'ensemble du séjour peut être réduit, et le niveau de vie en Turquie est semblable à celui de la Bulgarie. Tout cela permet aux gens de divers statuts économiques de s'y rendre. Outre l'accessibilité de la destination, l'intérêt et la curiosité motivent aussi les gens en Bulgarie pour se rendre à Istanbul : certains sont intéressés par son passé impérial, d'autres sont attirés par son site exceptionnel, d'autres encore sont à la recherche d'exotisme. Les motifs changent souvent et se développent après la première visite de la ville, lorsque les personnes ont acquis une certaine expérience personnelle d'Istanbul.

La plupart des voyagistes en Bulgarie proposent de courts séjours dans la mégalopole turque. Avec la Grèce, la Turquie est une destination de choix pour les touristes en provenance de Bulgarie. De tous les voyages proposés en Turquie, les voyages « culturels » à Istanbul et les vacances en bord de mer sont les plus populaires. Les voyages organisés à Istanbul sont nombreux, et la plupart d'entre eux suivent les mêmes parcours classiques, centrés sur les hauts lieux de la péninsule historique. Les touristes sont également encouragés à visiter la Tour de Galata et le Palais de Dolmabahçe[15]. Les voyages organisés comprennent également une excursion en bateau sur le Bosphore et une courte visite de la rive asiatique, habituellement à Kadıköy. Les hôtels où les touristes en provenance de Bulgarie sont hébergés sont à Laleli. Les tour-opérateurs trouvent cette zone très centrale et d'aspect « européen », avec un accès facile aux transports en commun. Les touristes individuels élargissent l'horizon de leurs visites conformément à leurs intérêts particuliers, les recommandations de leurs parents et amis, ou les informations qu'ils trouvent dans différentes sources. Ainsi, les gens visitent certaines des îles du Prince ou / et divers sites sur le côté asiatique. Il y a des gens qui s'intéressent en particulier aux galeries et musées de la métropole, d'autres qui vont à des concerts et des spectacles d'artistes de renommée mondiale ou à des événements sportifs, d'autres encore qui se promènent à Levent avec ses gratte-ciels. Ces dernières années, de plus en plus de Bulgares se rendent à Istanbul pour les affaires,

15. En règle générale, le prix des voyages ne comprend pas les frais d'entrée qui sont trop élevés pour les Bulgares de classe moyenne. Voilà pourquoi de nombreux touristes en provenance de Bulgarie ne voient les monuments que de l'extérieur.

pour des raisons médicales, ou pour la chirurgie esthétique (l'implantation de cheveux est la dernière mode).

Le programme culturel des touristes en provenance de Bulgarie à Istanbul est toujours combiné avec les achats. Il y a même des Bulgares pour qui le tourisme d'achat est la seule raison pour laquelle ils visitent la ville. Tous les voyages courts depuis la Bulgarie offrent du temps pour faire du shopping. En plus de la visite obligatoire au Grand Bazar ou au Bazar égyptien, le programme comprend habituellement une visite à l'un des multiples centres commerciaux contemporains. Les récits de voyages de touristes mentionnent toujours le shopping – ce qu'ils ont acheté (typiquement, des bonbons, des souvenirs, des épices) et ce qu'ils ont mangé. Certaines personnes se livrent à des achats sérieux – des vêtements, des chaussures, des produits en cuir[16]. Certains achètent aussi de la poudre à laver et d'autres détergents pour le ménage.

La Turquie comme destination commerciale populaire pour les Bulgares depuis une vingtaine d'années mérite une discussion distincte. Diverses formes de commerce sont pratiquées, en particulier dans la zone frontalière. Les vendeurs locaux importent depuis la Turquie des biens pour la revente, sans payer de taxe. Les résidents moins fortunés de la région frontalière arrivent à gérer leurs budgets limités en achetant certains produits, y compris la nourriture, des détergents, des articles pour l'hygiène et parfois des vêtements dans les villes turques à proximité. L'opinion populaire est qu'en Turquie ces produits sont moins chers et de meilleure qualité. Les gens coopèrent souvent les uns avec les autres pour faire de meilleures affaires : une personne traverse la frontière en voiture, et fait des courses pour les voisins et les parents ; les frais de transport sont partagés. Ce type de shopping a rarement lieu à Istanbul mais plutôt dans les villes situées près de la frontière (Edirne, Kırklareli, Lüleburgaz). Certains des voyages à Istanbul sont parfois combinés avec un court arrêt pour faire du shopping dans l'une de ces villes, habituellement Edirne.

Il ressort clairement des entrevues réalisées que le plus souvent, les touristes se font une idée de la métropole turque sur la base de leur expérience personnelle ou de ce qu'ils ont entendu de parents et amis. Les autres sources d'information ont un impact plus limité. Parmi elles, Internet joue un rôle

16. Pendant l'ère communiste, la Turquie et Istanbul en particulier, ont été considérés comme des lieux où l'on peut faire une bonne affaire pour les bijoux d'or et les produits en cuir. Les Bulgares ont cherché à acheter ces choses dans les années 1990 aussi, quand le flux de touristes bulgares vers la Turquie a commencé à s'intensifier.

de premier plan. Les gens naviguent en ligne pour des informations sur les visites, événements culturels, le shopping et autres. Les touristes individuels sont plus enclins à la recherche d'informations à l'avance. Le recours à l'Internet caractérise aussi les personnes qui visitent la ville plus d'une fois et cherchent à voir quelque chose de nouveau au cours de chacune de leur visite. Fait intéressant, seules quelques personnes interrogées montrent une meilleure connaissance d'Istanbul et de la Turquie, en raison de leur intérêt pour le patrimoine culturel diversifié et suite à la lecture de la littérature spécialisée.

Il ressort aussi des entrevues que l'influence idéologique du passé proche (la période du socialisme d'État) et des manuels d'histoire où l'idiome du « joug turc » est encore en usage, ne touchent pas les jeunes[17]. Ils perçoivent la ville comme ils la voient, libres de tout préjugé nationaliste ou idéologique. Parmi les personnes interrogées plus âgées et parmi celles qui sont plus compétentes en histoire, l'association de la Turquie et d'Istanbul avec la lutte pour la libération nationale bulgare est encore forte, et ces préjugés semblent façonner les attentes qui se heurtent souvent à l'expérience personnelle. Ainsi, un certain nombre de personnes interrogées disent que la ville est si moderne et développée, les Turcs sont si civilisés et respectueux de leurs voisins bulgares, qu'il est difficile de mettre en relation ce qu'ils ont vu à Istanbul avec les images sombres du passé tirées du récit national.

Ce qui prévaut dans les perceptions d'Istanbul des personnes interrogées, concerne sa nature de ville immense, moderne et dynamique, qui attire, en raison de la vitesse de son développement urbain. Il semble que pour nos interlocuteurs les dimensions de la ville et son aspect moderne pèsent plus que les monuments et strates historiques qui la caractérisent[18]. Sans aucun doute, l'impression dominante a trait à l'échelle de la ville. Ceci est naturel, compte tenu de leur expérience dans le pays d'origine, où rien d'équivalent n'existe[19]. Ceux qui ont voyagé à travers l'Europe et le monde (il y en a beaucoup parmi les personnes interrogées), n'ont également pas vu une ville comparable à Istanbul en taille et en diversité. Tout ce qui découle de la nature de cette mégastructure urbaine impressionne les touristes – les foules, le trafic, le mélange des langues et des cultures, l'agitation. Curieusement, la plupart des

17. La plupart des personnes interrogées sont dans la vingtaine ou la trentaine.

18. Ce qui prévaut, bien sûr, dépend beaucoup des caractéristiques et les intérêts individuels. Il y a des gens intéressés par l'histoire et les civilisations anciennes, qui ont tendance à voir Istanbul exactement comme un lieu où sont préservées les traces de différentes époques et influences culturelles.

19. La population totale de la Bulgarie fait environ la moitié de la population de la mégalopole turque.

personnes interrogées considèrent toutes ces caractéristiques positivement. Elles sont impressionnées par le système de transport bien organisé, par les gratte-ciels modernes et les tours d'appartements de luxe, par l'aptitude des locaux à conduire dans le trafic compliqué, par le paysage urbain (parcs, lieux de loisirs, cafés et restaurants, happenings de rue), par la diversité (partout il y a quelque chose d'intéressant à voir). Presque personne ne parle du versant négatif de cette concentration urbaine, par exemple, la pollution, le bruit, les vastes distances, l'impossibilité de trouver un endroit tranquille, l'aliénation[20]. Une telle critique peut être entendue le plus souvent dans la bouche des immigrés de 1989, qui vivent dans la ville depuis des années et se sentent de plus en plus éprouvés par l'échelle inhumaine de la ville, les distances énormes, le temps qu'ils doivent passer dans le trafic tous les jours, le bruit et la pollution. Il n'est pas si surprenant que beaucoup d'entre eux envisagent de retourner dans leur lieu de naissance en Bulgarie après la retraite. Beaucoup d'immigrés retraités déménagent dans des petites villes turques où ils mènent une vie calme et moins onéreuse.

Pour en revenir aux touristes bulgares à Istanbul, on peut dire qu'ils associent la ville avec le présent, la modernité et l'urbanisation, plutôt qu'avec le passé, l'histoire et le patrimoine culturel. La culture importe aussi, mais ils cherchent et trouvent à Istanbul une diversité culturelle plutôt que le patrimoine historique. La plupart des personnes interrogées s'attendent à rencontrer dans les paysages d'Istanbul, des habitudes et des coutumes très différentes des leurs. Beaucoup utilisent les mots « exotique » et « oriental » afin de définir leurs attentes. Ils trouvent ce qu'ils attendent partout autour d'eux – dans l'architecture des vieux quartiers, dans les vêtements des gens, dans les minarets des innombrables mosquées, dans l'appel du muezzin ou dans les marchés. La plupart des touristes bulgares ont un regard positif sur cette différence culturelle.

L'explication de l'évaluation positive d'Istanbul par les touristes bulgares est à chercher à l'intersection de nombreuses raisons. Une de ces raisons tient au fait qu'ils restent peu de temps dans la ville. Pendant deux ou trois jours, la diversité culturelle peut attirer l'intérêt et la curiosité, plutôt qu'augmenter les tensions et les problèmes, qui peuvent apparaître après une

20. Un des représentants d'agence de tourisme interrogé a fait remarquer que leurs clients qui ont visité la ville il y a des années et y retournent maintenant expriment souvent leur déception face aux changements qu'ils voient, en particulier le terrible trafic, la foule, le bruit et l'augmentation du nombre de musulmans religieux dans les rues (de toute évidence, ils formulent ce jugement sur la seule base des apparences).

longue cohabitation entre différents modes de comportement et systèmes de valeurs[21]. Pendant un court séjour, les émotions positives issues de la rencontre avec quelque chose d'inhabituel dominent et neutralisent tous les autres sentiments. En outre, le mélange entre des éléments très contrastés (par exemple, les bâtiments modernes de haute taille et les femmes voilées) éveille la curiosité des touristes et est perçu comme un trait distinctif de la ville. La raison la plus clairement exprimée est l'attraction du mélange entre le familier et le lointain, que la plupart des personnes interrogées détectent à Istanbul. À côté de beaucoup de choses qu'elles ne peuvent pas voir dans leur pays, elles trouvent aussi de nombreuses similitudes avec la culture bulgare – dans la cuisine, dans les mœurs des gens, au marché ou à l'hôtel. Cette combinaison fascinante de « à soi » et « à l'autre », que l'une des personnes interrogées appelle pertinemment « l'orientalisme apprivoisé » (femme, 35 ans, experte en marketing), attire en particulier les touristes en provenance de Bulgarie. Ils rencontrent une culture étrangère et distincte qui en même temps contient quelque chose de familier qui la rend facilement compréhensible et acceptable[22]. Une seule des personnes interrogées montre une aversion catégorique pour tout en dehors de la dimension urbaine moderne de la métropole – elle n'aime ni la nourriture, ni l'agitation dans les rues et sur les marchés, ni les manifestations ouvertes de religiosité. Tout ceci, elle le classifie simplement « d'oriental » (femme, 29 ans) et trouve cela épouvantable. Cela ne l'empêche pas d'avoir visité la ville plus d'une fois, et de rechercher de nouveaux endroits et aspects de sa modernité – salles de concert, stades, galeries, parcs, lieux où les jeunes se rassemblent.

Il n'y a pas de portrait homogène d'Istanbul pour les touristes en provenance de Bulgarie. Naturellement, ce qu'ils aiment ou détestent, ce qui les attire ou les repousse, ce qu'ils trouvent intéressant ou ennuyeux dépend beaucoup de leurs caractéristiques sociales et individuelles. Regarder de plus près comment des caractéristiques telles que le sexe, l'âge, l'éducation, la profession, les centres d'intérêt et les raisons de visiter Istanbul influencent leurs perceptions de la métropole permettrait de former une image plus détaillée et multiforme de la méga-ville turque à travers les yeux des touristes bulgares.

21. À titre de comparaison, les éléments de cette tension commencent à se discerner parmi les immigrés de 1989 qui ne peuvent pas facilement accepter les tentatives de la nouvelle élite dirigeante en Turquie de rendre la religion plus visible et influente sur la scène publique.

22. Sans aucun doute, cet amalgame entre « proche » et « lointain » est visible dans les séries télévisées turques qui sont extrêmement populaires auprès du public bulgare. Les feuilletons ont incité un type spécifique de visites, y compris les visites des endroits où les films les plus populaires ont été tournés.

Il existe cependant d'autres facteurs qui contribuent à la consolidation de cette image. Parmi eux figurent les voyages populaires organisés qui offrent un programme normalisé, lieux de séjour, et sites à voir et, par conséquent, conduisent à l'accumulation d'impressions similaires. La « topographie » des touristes de masse en provenance de Bulgarie à Istanbul est donc très sensiblement la même.

Les « sites bulgares » d'Istanbul n'entrent pas dans le cadre des visites de la plupart des touristes en provenance de Bulgarie, à l'exception de l'Église de fer qui est incluse dans le programme de la plupart des visites organisées. La Maison de l'Exarchat et les autres lieux sont presque totalement inconnus, même pour les touristes bulgares qui ont passé de longues périodes dans la métropole. Même si la mise en place de l'Exarchat bulgare est étudié à l'école en détail, très peu de Bulgares pensent à ce lieu lors de la visite d'Istanbul. La plupart des personnes interrogées voient le rôle historique de la ville en termes généraux – elle était la capitale de l'empire qui avait gouverné les Bulgares pendant des siècles. Encore une fois, en termes généraux, ils parlent de l'existence d'une diaspora bulgare dans la ville : la capitale impériale avait été si multiculturelle qu'il est naturel qu'il y ait eu des Bulgares qui y vivaient. Seules quelques personnes interrogées connaissent vraiment la communauté orthodoxe bulgare à Istanbul – grâce à des programmes TV ou des livres d'histoire. Les autres pensent juste qu'il est logique qu'il y ait des Bulgares qui vivent encore dans la métropole ou les confondent avec les immigrés de 1989. Beaucoup remarquent que ce serait bien si les agences de tourisme incluaient les « sites bulgares » dans le programme des voyages organisés. Certains partagent cependant l'opinion que l'on ne va pas à Istanbul afin de voir ce qui est « bulgare » en elle, mais pour voir quelque chose de différent, une culture et un mode de vie typiques (femme, 38 ans, économiste). Les touristes en provenance de Bulgarie n'ont aucune idée des quartiers lointains où vivent les immigrés en provenance de Bulgarie, ni de la plus grande partie des quartiers qui constituent la topographie des « Bulgares de Tsarigrad ». Les quartiers riches et les quartiers périphériques de la ville restent totalement inconnus pour eux. Ainsi, les touristes en provenance de Bulgarie n'ont en fait pas une connaissance directe de la variété de la métropole. Leur idée de la ville est fragmentée et kaléidoscopique, informée non seulement par leur expérience pratique limitée, mais aussi par ce qu'ils ont entendu d'autres personnes, ce qu'ils ont lu et vu dans les livres, sur Internet ou à la télévision, dans les nombreux feuilletons, ou qu'ils connaissent de plus près par leurs explorations dans les différentes sphères de l'érudition et de l'art.

Conclusion

Dans cet article, j'ai tenté de montrer que les conceptions que les Bulgares ont d'Istanbul sont très diverses, tant en termes cognitifs qu'émotionnels. Cette diversité est illustrée à travers trois cas distincts, représentant les différentes dimensions de la catégorie « bulgare » et divers types d'expériences de la ville : les Bulgares orthodoxes basés à Istanbul qui sont nés et ont grandi dans la ville ; les Turcs nés en Bulgarie qui ont trouvé un deuxième foyer dans la métropole après l'exode de 1989 ; et les touristes en provenance de Bulgarie qui ont visité la métropole du Bosphore une ou plusieurs fois. Je cherche à montrer que chacun de ces groupes connaît des parties différentes de la ville et est familier avec différents aspects de la vie là-bas. Chaque groupe a sa propre carte mentale d'Istanbul, imprégnée de significations et d'émotions accumulées au cours de son expérience spécifique dans la ville. Les images d'Istanbul varient spatialement et temporairement, ainsi qu'en fonction des caractéristiques sociales et des intérêts individuels des membres particuliers de chaque groupe. Dans les deux premiers cas, l'image et la connaissance de la métropole sont plus vastes, plus cohérentes et en constante expansion, en raison de la longue expérience de vie à Istanbul. Dans le cas des Bulgares orthodoxes, c'est une représentation orientée vers le passé, ré-examinée et ré-évaluée dans une large mesure à travers les souvenirs et l'expérience passée. Dans le cas des immigrés de 1989, l'accent est mis sur le présent et la recherche d'une image positive de la communauté elle-même. Logiquement, les visions d'Istanbul des touristes sont fragmentées et variées, en raison de la limite dans le temps et la portée de leur expérience de la métropole. Dans les trois cas, l'image d'Istanbul est en constante évolution, ré-arrangée et re-dessinée dans des couleurs changeantes.

Bibliographie

Bartu, A. 1999 "Who Owns the Old Quarters ? Rewriting Histories in a Global Era." In Ç. Keyder (ed.) *Istanbul between the Global and the Local :* 29-45

Cagaptay, S. 2006 *Islam, Secularism, and Nationalism in Modern Turkey : Who Is a Turk ?* London and New York : Routledge

Elchinova, M. 2005 "Alien by Default. The Identity of the Turks of Bulgaria at Home and in Immigration." In *Developing Cultural Identity in the Balkans : Convergence vs.Divergence,* edited by R.Detrez and P.Plas, 87-110. Brussels : P.I.E.-Peter Lang

Elchinova, M. 2012 "Borders and Categorization : The Case of the 1989 Bulgarian Resettlers to Turkey."In M. Elchinova, V.Ganeva-Raycheva, L.Gergova, S.Penkova, N.Rashkova, N.Vukov, M.Zlatkova. *Migration, Memory, Heritage : Socio-Cultural Approaches to the Bulgarian-Turkish Border*.Sofia : IEFEM. 2sidesborder.org/migration EN

Elchinova, M. 2015 "Memory, Heritage and Ethnicity : Constructing Identity among the Istanbul-based Orthodox Bulgarians." *EthnologiaEuropea*, forthcoming

Gregory, D., R. Johnston, G. Pratt 2009 *Dictionary of Human Geography : Mental Maps/ Cognitive Maps.* Hoboken : Wiley-Blackwell

Grosby, S. 1996 "The Unexpungeable Tie of Primordiality". In J. Hutchinson and A. Smith (eds.) *Ethnicity*. Oxford, New York : Oxford University Press

Hann, C., I.Bellér-Hann. 2001 *Turkish Region. State, Market & Social Identities on the East Black Sea Coast*. Oxford : James Currey, Santa Fe : School of American Research Press

Jelavich, B. 1983 *History of the Balkans XVIII-XIX cc., Volume I. History of the Balkans XX c., Volume II*. Cambridge : Cambridge University Press

Keyder, Ç. 1999 *Istanbul between the Global and the Local.* Boston : Rowman & Littlefield Publishers

Keyder, Ç. 1999a "Introduction". In Ç. Keyder (ed.) *Istanbul between the Global and the Local :* 3-28

Keyder, Ç. 1999b "The Housing Market from Informal to Global". In Ç. Keyder (ed.) *Istanbul between the Global and the Local :* 143-159

Mazower, M. 2000 *The Balkans*. London : Phoenix Press

Parla, A. 2007 "Irregular Workers or Ethnic Kin ? Post-1990s Labour Migration from Bulgaria to Turkey." *International Migration Vol. 45 (3) :*156-181

Petrova, D. 2000 *Tsarigradskite b'lgari* [Tsarigrad Bulgarians]. Sofia : IMIR

Roudometof, V. 2001 *Nationalism, Globalization and Orthodoxy.* Westport, London : Greenwood Press

Stoyanov, V. 1998 *Turskotonaselenie v B'lgariyamezhdupolyusitenaetnicheskatapolitika [The Turkish Population in Bulgaria between the Poles of Ethnic Politics]*. Sofia : LIK

Temelkov, H. 2005 *B'lgarskata svetinya na Zlatniya rog* [The Bulgarian Sanctuary at the Golden Horn]. Sofia : Bulgarian Orthodox Church St Stefan in Istanbul

White, J. B. 2004 *Money Makes Us Relatives. Women's Labour in Urban Turkey.* New York and London : Routledge

Zhechev, T. (not dated) *B'lgarski svetini v Istanbul (Tsarigrad)* [Bulgarian Sacred Places in Istanbul (Tsarigrad)]. Sofia : Balkani